6e ANNÉE, N° 294. -- SAMEDI, 29 MARS 1851.

ON S'ABONNE:

A Constantinople, au Bureau du Journal
A Galata.

Dans les Villes de Lyonnais, à l'Agence des Paquebots français.

A Malte, chez *M. G. Muir*, libraire.

A Marseille, chez Mr veuve *Camoin et Cie.*

A Londres, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 2, St Ann's Lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Constantinople..... un an, 8 colonat.
6 mois, 4 -
Provinces et Etranger un an, 9 -
6 mois, 5 -

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-G.

Le journal paraît les 4, 9, 14, 19, 24, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent du 1er et du 16.

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Mars.

Voici le procès-verbal de la délibération relative à la question du change et de la Banque tenue en présence des ministres de Sa Majesté, le 10 mars 1851, à l'Hôtel des Monnaies.

Ont fait partie du conseil:

Rifa'at pacha, président du conseil suprême de justice;

A'ali pacha, ministre des affaires étrangères;

Nafiz pacha, intendant des vacoufs;

Ismaïl pacha, ministre du commerce;

Mehmet pacha, président du conseil de la guerre;

Fuad efendi, Mustéchar du viziriat;

Halet efendi, ministre des finances;

Chefik bey, ministre de l'Hôtel des Monnaies;

Tefik bey, masraf naziri;

Mihran Duz, directeur de l'Hôtel des Monnaies;

Hadji Békir aga, commissaire au ministère du commerce.

Ont été appelés à assister au conseil, MM. les négocians et MM. les banquiers dont les noms suivent:

MM. Allahverdioglou; MM. Hava;
C. Beuf; Hipfinger;
Black; Keldgi-oglou;
Camondo; La Fontaine;
Couyoumdjian; Mahsout;
Djezérlioglou; Schilizzi;
Djanik aga; Tinguir-oglou;
Durand; Zarifi;
D. Giavany; Zizinia;
Hanson;

Le président a donné lecture de diverses questions relatives aux opérations de la Banque pour le maintien du change et à l'utilité de cette institution.

La discussion a particulièrement porté sur la convenance de la maintenir ou de l'abandonner.

Il a été répondu:

Qu'il y avait opportunité à ne pas renoncer (en l'absence d'un système préférable), à celui qui a été pratiqué depuis 8 années.

On est convenu en même temps de l'urgence d'aviser aux moyens d'améliorer l'état actuel de la Banque et de diminuer ses pertes et ses dépenses.

Le présent procès-verbal a été dressé ce jour 12 mars pour être revu et signé le 1er/13 mars 1851.

PROJET DE CONSTRUCTION D'UNE ROUTE DE GHEMLEK A BROUSSE.

Nous commençons par une banalité qui a été, est, et sera toujours dans tous les esprits qui se sont occupés, s'occupent et s'occuperont des intérêts matériels de l'Empire Ottoman: la Turquie est un pays éminement agricole. Nous l'avons dit si souvent nous-mêmes, qu'il serait, en vérité, puéril et tout-à-fait oiseux d'insister sur ce point. Que pourrions-nous, d'ailleurs, ajouter à ce qui a été affirmé par tant d'hommes plus compétens que nous? S'il pouvait rester encore quelque chose à dire, nous laisserions ce soin au nouveau directeur de la ferme-modèle impériale, M. Jonesko, qui, on le sait, n'est pas à sa première démonstration, et qui est homme à en fournir bien d'autres, dans le cas où besoin serait.

Donc tout a été dit, ou bien peu s'en faut, sur ce sujet. Mais un pays, pour si agricole que l'ait fait la nature, ne produit pas tout seul: il faut l'aider, ce qui n'est pas une banalité moins grande que celle dont nous venons de parler. On peut différer sur les moyens, beaucoup moins cependant qu'on pense, si tout le monde était de bonne foi. La manie des systèmes, c'est-à-dire l'orgueil humain, s'en mêle, et chacun (nous parlons des théoriciens du métier) affirme que lui seul possède la vraie vérité. Jusqu'ici la Turquie ne s'est pas donnée l'embarras du choix: elle s'en est tenu à la routine; mais le gouvernement impérial a compris depuis long-temps qu'il fallait à son agriculture quelque chose de mieux, et si les efforts et les sacrifices qu'il a faits dans ce but, n'ont pas encore produit de notables résultats, espérons qu'il sera plus heureux d'ici à quelques années, et que M. Jonesko lui sera très utile sous ce rapport.

Mais lorsque l'agriculture produit, il est évident que ce n'est point pour accumuler les fruits de la terre, ce qui serait une folle idée; elle veut les vendre, elle veut la récompense de ses travaux; et pour cela, il lui faut plus que le consommateur qu'elle a pour voisin; il lui faut encore le consommateur éloigné. Cela est tout naturel: du moment qu'il ne trouve pas dans sa localité tout ce qui lui est nécessaire, il doit aller le chercher plus loin, et il ne peut l'avoir qu'en y transportant ses produits: il donne ce qu'il a pour recevoir ce qu'il n'a pas: c'est l'échange. L'échange est donc le ressort le plus actif et le plus puissant, s'il est bien réglé, de l'ordre, du bien-être, de la fraternité des hommes.

Si l'échange est le nerf de la production, les voies de communication sont le nerf de l'échange: pour aller d'un point à un autre, il faut des chemins; sinon, on n'y arriverait qu'avec des difficultés non pas insurmontables, mais fort coûteuses, et c'est le bon marché qui crée les consommateurs. C'est précisément dans ce cas que se trouve la Turquie. Son agriculture produit beaucoup; mais elle produirait bien davantage si elle avait de plus faciles débouchés, c'est-à-dire des routes. Dans les pays où les voies de communication sont mauvaises, on estime que les moyens de transport ne coûtent pas moins de 30 à 40 pour cent, tandis que dans les pays de bonne viabilité, ils ne s'élèvent que de 8 à 10 pour cent. Il suit de là que les consommateurs donnent la préférence aux produits de ces derniers, qui les vendent moins cher.

Avons-nous besoin de dire que le gouvernement impérial connaît ces choses beaucoup mieux que nous? Certes, aucun des grands intérêts du pays n'échappe à sa sérieuse surveillance; mais il lui faut plus qu'une bonne et ferme volonté pour en activer le progrès; il lui faut encore deux aides précieux, indispensables: le temps et l'argent. Il est des gens qui trouvent tout facile, et qui ne cessent de dire à la Porte: faites ceci, faites cela; faites surtout des chemins, faites en beaucoup. N'en nous disons pas que leurs conseils ne sont pas bons, mais il nous semble qu'ils devraient mettre en regard les voies et les moyens, et c'est ce qu'ils ne font pas. Les voies et moyens ne sont pas cependant choses à dédaigner; mais s'ils n'y pensent pas, le gouvernement impérial s'en préoccupe, et il s'aperçoit bien souvent que les ressources dont il dispose, sont infiniment plus petites que les conseils qu'on lui donne.

Ce n'est pas à dire pour cela qu'il ne songe point à doter le pays des voies de communication qui lui sont nécessaires. La route de Trébisonde à Erzeroum est commencée depuis plusieurs mois; suspendus depuis quelque temps, par suite de la mauvaise saison, les travaux en seront probablement repris bientôt, et d'autres de ce genre ne tarderont pas à être entrepris.

Trois jeunes ingénieurs valaques, MM. C. Serghiad, Al. Zanné et C. Padeanou, qui ont fait d'excellentes études à Bucarest et conduit d'importans travaux dans leur pays sous la direction d'ingénieurs étrangers de mérite, ont eu l'heureuse idée, depuis qu'ils se trouvent dans nos contrées, d'occuper leurs loisirs à faire les études de tous les travaux nécessaires à la confection d'une route de Ghemlek à Brousse. Ils en ont dressé le plan en grand et avec beaucoup de talent, et fait le devis estimatif des travaux: tout cela est traité avec conscience, et de façon à prouver qu'ils entendent parfaitement leur métier. Les frais de cette route, qui aura environ huit lieues, sont portés à 2,300,000 de piastres, y compris l'imprévu. (1) Si l'on considère les accidens du sol sur lequel droit être construite cette route, on trouvera que cette somme est dans les limites d'une juste estimation: il doit y avoir sur toute la ligne du tracé 11 ponts et 32 aqueducs. En Europe, la lieue de construction d'une route coûte environ 40 mille fr., et 1,500 fr. par an d'entretien.

Ces trois ingénieurs n'ont pas dû s'occuper de l'importance de la route au point de vue de la richesse du pays et du mouvement progressif à lui imprimer; mais le gouverneur-général de la province de Khoudavendguiar, dont le siège administratif est à Brousse, dirigeait sérieusement depuis quelques temps son attention sur ce sujet, et nous savions que Ismaïl pacha, ministre du commerce, de l'agriculture et des travaux publics, avait pris en très sérieuse considération tout ce qui concerne cette question. Il avait vu le plan et le devis estimatif de cette route, et d'après son avis et celui de Sarim pacha et du mustéchar du Grand-Vézir, Fuad efendi, qui, lorsqu'il se rendit à Brousse, il y a plusieurs mois, pour y prendre les eaux dans l'intérêt de sa santé, avait été à même de se rendre un compte exact des études faites, le gouvernement impérial, dont la sollicitude est si grande pour tout ce qui tient au bien-être public, s'empressa de rendre une décision pour que les travaux pussent commencer le plus tôt possible. Si nous sommes bien informés, ces trois ingénieurs vont partir mardi prochain pour se rendre sur les lieux, afin d'y prendre toutes les mesures nécessaires, et de faire en sorte que tout soit prêt pour que l'inauguration des travaux puisse être faite, dans quelques jours, par le ministre des travaux publics, qui, dans ce but, ne tardera pas probablement à quitter Constantinople. Divers objets nécessaires à l'exécution des travaux, tels que tentes, poudre de mine, etc., sont déjà prêts et vont être prochainement expédiés sur les lieux.

Pour comprendre l'importance capitale de cette route dans ses rapports avec la richesse du pays, on n'a qu'à jeter un simple coup-d'œil sur la carte, et l'on y voit que Brousse est le point où viennent aboutir les riches et nombreuses productions d'une partie du centre de la fertile Anatolie, pour se rendre au port de Ghemlek, qui les livre à l'exportation, et il ne faut pas oublier de dire que la province de Brousse elle-même, une des plus belles de l'Empire, en est aussi une des plus productives: elle peut devenir le grenier inépuisable de Constantinople, si l'on assainit sa plaine dont la superficie est de 8 lieues de long sur 2 de large. Tout le monde sait, d'ailleurs, que l'ancienne capitale de l'Empire Ottoman compte une population industrieuse de plus de soixante-dix mille âmes, et qu'elle n'est qu'à 30 lieues de Biledjik, à 50 de Kutaya. Pourquoi la route qu'il est question de construire, n'irait-elle pas plus tard jusqu'à ces deux villes, dont l'une touche à la plaine d'Angora, qui a presque l'étendue d'un petit royaume, pour y quadrupler la richesse de ces excellens et magnifiques pays.

Donc il n'est personne qui puisse contester l'importance du chemin de Ghemlek à Brousse, et s'il fallait la rendre plus évi-

(1) D'après le règlement des travaux fait par le gouvernement pour la route de Trébisonde, le ministère des travaux publics a opéré sur ce chiffre une réduction d'environ 1,500 bourses.

FEUILLETON.

VISITE DE S. M. I. LE SULTAN AU THÉATRE ITALIEN, LE 26 MARS 1851.

C'est encore sous l'impression de cette visite inattendue de S. M. I. le Sultan au théâtre italien que nous écrivons ces quelques lignes pour en faire le compte rendu bien impartial, bien pâle, si on le compare aux sentimens de douce émotion et d'enthousiasme respectueux que cette visite, accomplie dans de telles conditions, a fait naître dans le cœur de tous ceux qui ont eu l'honneur d'assister à cette représentation dont le souvenir marquera, n'en nous en craignons pas de le dire, aux annales théâtrales, mais encore dans l'histoire. Cette impression, nous ne craignons pas de le dire, a été vivement ressentie par chacun de nous; chacun a attaché à cette visite du noble Souverain de la Turquie une profonde signification. Quant à nous, nous devons nous borner à raconter simplement les faits, sans y ajouter le moindre commentaire: ils parleront assez haut par eux-mêmes. Les esprits sérieux, qui savent chercher les grands résultats dans les petites choses, qui aiment à soulever le voile des faits pour y découvrir la vérité, les hommes d'étude qui connaissent la Turquie et ses anciennes coutumes, qui ont suivi avec intérêt les récentes transformations de cet empire régénéré, qui ont applaudi aux réformes éclairées de son auguste Souverain, ces hommes-là comprendront toute l'importance de ces détails. Ils s'arrêteront sur ces faits qui doivent leur révéler l'avenir, et surtout ils verront que, si nous nous abstenons de toute réflexion, c'est que, comme nous le disions plus haut, ces faits auront bien plus d'éloquence que nous n'en aurions nous-même.

Le retour du printemps a chassé pour longtemps du beau ciel de Constantinople ces nuages sombres et gros de neige et de tempêtes. Les arbres ne se sont pas encore couverts de leur verdure; les nouveaux bourgeons ne parfument pas encore les branches pleintes; mais l'horizon se pare de teintes si pures, la mer déroule avec tant de coquetterie sa robe moirée que, depuis quelques jours, on ne voit dans les rues et sur les promenades que de fraîches toilettes. Aussi, mercredi dernier, jour de la visite du Sultan, dès dix heures du matin, pour faire honneur à ce printemps qui va nous ramener la verdure et le soleil, et nonobstant les rigueurs du Carême, Péra s'était mis en fête et la grande rue se disputait de robes printanières, lorsque tout-à-coup le bruit se répand que S. M. va se rendre dans le faubourg frank et assister à une représentation du théâtre italien. Le Sultan n'avait manifesté son intention que la veille, et tous les préparatifs faits pour le recevoir étaient restés secrets. En effet, à deux heures, un simple piquet de soldats du corps de garde de Galata-Sérai et quelques cavass se mirent sous les armes en face du théâtre, et, quelques instans après, le Sultan à cheval apparaissait au haut de la rue de Péra. S. M. n'était accompagné que de quelques officiers du palais et de S. A. Ahmed-Fétbi pacha, grand-maître de l'Artillerie, Selim bey, premier chambellan, Ferid efendi, premier secrétaire du palais, et Ethem pacha, officier des commandemens. Deux voitures où se trouvaient les trois princes, fils de S. M., précédaient le cortége. Le Sultan, seul à cheval, s'arrêta, ainsi que ses jeunes enfans et les officiers de sa suite, devant la porte du théâtre, où il descendit au milieu de la foule empressée que le respect tenait silencieuse, et se rendit immédiatement, accompagné de MM. Antoine Allèon et Naum, dans le magnifique salon qui précède la loge impériale et où le directeur du théâtre avait préparé une élégante collation.

Après quelques momens de repos, pendant lesquels S. M. exprima à M. Naum le regret de n'avoir pu depuis deux ans trouver le temps d'assister à une nouvelle représentation, le Sultan entra dans sa loge, et à peine y eut-il pris place, pendant que les princes et les hauts dignitaires dont nous avons donné les noms, occupaient deux loges voisines à droite et à gauche de la loge impériale, que le spectacle commença.

La salle, éclairée par le lustre et les trois rangées de candélabres disposés le long des galeries, était vide, selon l'usage; car nul n'avait jusqu'ici le droit de paraître en présence de S. M. I. sans sa haute autorisation. Le Sultan manifesta le désir de voir les loges, la parterre et les stalles se garnir de spectateurs et voulut que la représentation eût lieu comme tous les jours. Aussitôt la foule nombreuse qui stationnait aux portes du théâtre eut accès dans la salle et bientôt toutes les loges s'émaillèrent de toutes ces riches toilettes que la promenade et le soleil réclamaient naguères; on eût dit, moins le silence commandé par le respect et la présence du Souverain, une représentation ordinaire. S. M. fit alors savoir qu'elle ne voulait gêner en rien les plaisirs et les mouvemens du public et donna la liberté d'applaudir les acteurs; cette liberté, on le sait, n'existe même pas en Europe, lorsqu'un Prince se trouve dans sa loge en présence de ses sujets.

Le programme du spectacle se composait du premier et du troisième acte de *Robert le Diable*, de la cavatine d'*Odabella*, de la polaca des *Puritains* et du finale de la *Sonnambula*. Les acteurs, stimulés par la présence de S. M., ont admirablement chanté et ont enlevé les applaudissemens du public dont les regards, nous devons cependant le dire, se tournaient bien plus souvent du côté de la loge impériale que vers la scène. C'était, en effet, un spectacle bien saisissant que celui de cet illustre empereur, seul dans sa loge, ayant à ses côtés ses fils auxquels il adressait souvent la parole, et ses plus dévoués serviteurs. C'était un noble aspect que celui de cette tête impériale, si grave et si bienveillante, promenant des regards empreints de douce sollicitude sur cette assemblée nombreuse et oppressée par nous ne savons quel sentiment qui la tenait haletante et muette en présence du grand fait qui s'accomplissait et dont elle comprenait instinctivement l'importance, sur toute cette foule étonnant d'un œil curieux tous les mouvemens de ce chef d'un fort et bel empire, qui venait sans pompe, presque sans suite, dans toute la simplicité de la véritable grandeur, s'asseoir au milieu d'elle comme un bon père de famille au milieu de ses enfans. Il savait qu'en se mêlant, pour ainsi dire, à cette foule composée d'élémens si divers, il n'avait droit qu'au respect et à l'affection; il savait que si l'on prononçait son nom, c'était pour l'unir au souvenir des grandes choses que l'Orient a vu accomplir dans l'espace de dix ans; il savait que toute cette foule qui suivait ses moindres gestes, ne conservait ses traits que pour en emporter, profondément gravé dans le cœur, le souvenir béni. Dans tous ces regards avides de le voir, dans tous ces yeux humides il lisait l'admiration; dans tous ces cœurs qui battaient si près de lui il sentait palpiter la reconnaissance, et il devait être heureux; car cet empressement, oh! non, ce n'était pas l'expression d'une banale curiosité, c'était l'affection sincère et sans flatterie; car cette foule, ce n'était pas un public indifférent, c'était l'Europe, représentée par quelques-uns de ses enfans, bénissant et remerciant par leur voix le glorieux Souverain de l'Empire Ottoman, le réformateur pacifique, et appelant la protection de Dieu sur les blondes et naïves têtes des trois jeunes princes Mohammed-Murad Efendi, Abdul-Hamid Efendi, Mehmet-Rechid Efendi; c'était enfin le monde entier saluant la Turquie régénérée et s'inclinant devant son représentant!

Le spectacle finit par l'hymne que M. Mariani composa, il y a deux ans, lors de la première visite que le Sultan fit au Théâtre. Dès que les premières mesures de cet hymne retentirent, tout le public, mû par un même sentiment, se leva et l'écouta debout et tourné vers le Sultan; et lorsque, tout retombant dans le silence, l'archet eut cessé de frissonner sur la corde, lorsque S. M. confondue dans la foule et descendant par les couloirs, eut paru sur la porte du théâtre, une immense et unanime acclamation s'éleva; toutes les têtes se découvrirent, tous les fronts se penchèrent pour recevoir l'affectueux et noble salut que le Sultan adressa du haut de son cheval à toute cette foule émue et pressée autour de lui pour le voir une dernière fois.

Avant de quitter la salle, S. M. manifesta à M. Naum tout le contentement qu'elle avait éprouvé à cette représentation et partit pour son palais avec la même simplicité de cortége. Bientôt il ne restait plus aux alentours du théâtre qu'une foule nombreuse, se racontant les moindres détails de cette solennité si nouvelle et si imprévue.

Il ne nous reste plus maintenant qu'à dire quelques mots de la compagnie appelée à l'honneur de jouer devant le Sultan. Tous les artistes ont parfaitement fait leur devoir; Mlle Penco et Lotti, MM. Mitrovich, Prudenza et Bozzetti ont chanté avec un entrain facile à comprendre; l'impresa avait déroulé ses plus belles décorations; l'orchestre, sous la direction de M. Mariani, manœuvrait à merveille. L'hymne, appris à la hâte, mais chanté avec ensemble, terminait fort heureusement le spectacle. Un autre hymne, composé pour la circonstance par M. Gnatelli et dont nous avons écrit les paroles, devait être chanté à cette seconde visite du Sultan, mais l'intention de S. M., subitement manifestée, a pris tout le monde à l'improviste et le temps, sans doute, n'a pas permis de le faire jouer. C'est à regretter; car, d'une part, le Sultan eût été, nous le croyons, satisfait d'entendre cette composition de M. Gnatelli, un des professeurs du palais impérial, qui a l'honneur d'approcher quelquefois la personne de S. M.; et de l'autre, cette composition est une œuvre remarquable. Ecrite dans le genre de Verdi, son style a de l'ampleur; l'orchestration large et nerveuse en est habilement travaillée; le thème en est heureux et d'un grand effet. Elle se compose de trois couplets écrits alternativement pour soprano, baryton et basso; le chœur, qui revient à la fin de chaque couplet, est repris d'ensemble. Du reste, en disant que cette composition renferme de grandes beautés, nous ne croyons rien hasarder; le public a été quelquefois à même d'apprécier le mérite de M. Gnatelli, homme d'une grande science musicale, et nous pouvons nous permettre de louer cet hymne que nous avons entendu, sans craindre d'encourir le reproche de partialité. Nous en donnons les paroles en regrettant encore une fois que le public n'ait pu en entendre la musique qu'il aurait sûrement applaudie; car à l'estime due au talent de M. Gnatelli il faut joindre les nombreuses sympathies que l'honorabilité de son caractère lui a acquises à Constantinople:

HYMNE A S. M. I. LE SULTAN ABDUL-MEDJID.

I.

Chantons cette faveur nouvelle:
Le fils d'Osman est devant nous!
Un grand avenir se révèle;
Mânes des Khans, réveillez-vous!
Voyez: un jeune et fort empire,
Renaît de ses anciens débris;
Le jour luit, l'erreur se retire;
Ombres saintes, voyez sourire
Un nouvel astre au ciel surpris!

Honneur et longue vie
Au fils des vieux Sultans!
Que sa race bénie
Règne dans tous les temps!

II.

Prince, l'Europe qui t'admire
T'ouvre à pleines mains ses trésors;
Déjà le monde ose prédire
Le succès de tes saints efforts.
Elevez-vous, jeunes écoles;
Debout, monumens de la paix;
Des préjugés, à ses paroles,
Disparaissez, vieilles idoles:
Que l'oubli vous couvre à jamais!

Honneur et longue vie
Au fils des vieux Sultans!
Que sa race bénie
Règne dans tous les temps!

III.

Parmi les grands noms de la terre,
Sultan, ton nom sera béni;
Il vit sur le marbre et la pierre
Et non sur le bronze bruni
De ces canons, chars de victoire
Que tous ces fameux conquérans
De sombre et sanglante mémoire,
Poussent, pour voler à la gloire,
A travers leurs soldats mourans!

Honneur et longue vie
Au fils des vieux Sultans!
Que sa race bénie
Règne dans tous les temps!

G. Noguès fils.